

CARTOUCHERIE ROUTE DU CHAMP DE MANOEUVRE PARIS XII

THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS

LA COMPAGNIE BADOCK THÉÂTRE PRÉSENTE

KATTE

de JEAN-MARIE BESSET



mise en scène

FRÉDÉRIQUE LAZARINI

avec

**TOM MERCIER
NEMO SCHIFFMAN
ODILE COHEN
THOMAS PAULOS**

**PHILIPPE GIRARD
MARION LAHMER
STÉPHANE VALENSI**

scénographie RÉGIS DE MARTRIN-DONOS

lumières DIDIER BRUN - costumes LAURENCE CUCCHIARINI & EMMANUEL COURAU

son FRANÇOIS PEYRONY - régie FRÉDÉRIC GIBIER

DU 5 FÉVRIER AU 8 MARS 2026

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI 21H & DIMANCHE 16H30

BaD
oCk
THÉÂTRE



MINISTÈRE
DE LA CULTURE

jeune
théâtre
national



THEATRE DE L'EPEE DE BOIS
CARTOUCHERIE
ROUTE DU CHAMP DE MANŒUVRE 75012 PARIS

En coréalisation avec
BADOCK THEATRE
avec la participation du JEUNE THEATRE NATIONAL

présente
du 5 février au 8 mars 2026
Les jeudis, vendredis, samedis à 21H, les dimanches à 16H30

KATTE

Une tragédie en vers de **Jean-Marie Besset**

Mise en scène de **Frédérique Lazarini**
Scénographie **Régis de Martrin Donos**
Lumière **Didier Brun**
Costumes supervisés par **Jean-Marie Besset**
Création des robes des femmes **Emmanuel Courau**
Réalisation des costumes **Laurence Cucchiarini**
Son **François Peyrony**

Avec
Tom Mercier (l'officier von Katte)
Philippe Girard (le Roi)
Nemo Schiffman (le Prince Frédéric)
Odile Cohen (la Reine)
Marion Lahmer (la Princesse Mine)
Stéphane Valensi (le ministre Seckendorff, un garde)
Thomas Paulos (le Pasteur Mühler, un garde)

Attaché de presse : Pierre Cordier pcpresse@live.fr
Contact Compagnie Badock Théâtre, Gilbert Désveaux, badock.theatre@gmail.com
Communication numérique Gabriel Belloc gabrielbelloc@societebegin.com

Théâtre de l'Épée de Bois renseignements et réservations www.epeedebois.com/
Accès Métro Ligne 1, arrêt Château de Vincennes. Sortie N°4 puis prendre le bus 112 direction
La Varenne Chennevières RER : arrêt Cartoucherie. Ou Navette gratuite « Cartoucherie ».

PHRASE D'ACCROCHE

L'hostilité du roi de Prusse envers son fils éclate en crise politique lorsqu'il surprend l'amour du jeune prince pour l'officier von Katte.

ARGUMENT

Royaume de Prusse, 1730. Au palais de Potsdam, le roi soldat Frédéric-Guillaume surprend l'impensable : une complicité interdite entre son fils Frédéric, le prince héritier, et l'officier Hans Hermann von Katte, lieutenant des gens d'armes de la garde du roi. L'ire du souverain est terrible. Des têtes tomberont. L'Europe entière tente d'intervenir dans cette crise intime entre un père et un fils, qui menace l'ordre politique du continent.

RESUME

En 1730, dans le tout nouveau Royaume de Prusse et sa nouvelle capitale Berlin, le Roi Guillaume impose sa démesure martiale à tout l'état et fait régner la terreur dans sa propre famille. Ce qui fit dire plus tard à Mirabeau : « La Prusse n'est pas un État qui possède une armée, c'est une armée ayant conquis une nation ».

Les choses ne pouvaient que mal aller entre un père qui ne s'intéressait qu'à la guerre et à la chasse, et un fils qui ne voulait que jouer de la flûte et lire des poètes français. Confronté à la brutalité croissante du Roi, le jeune prince Frédéric, (« On n'est pas sérieux quand on a ») 17 ans, trouve comme allié, en plus de sa sœur aînée Mine, sa confidente de toujours, un fringant officier de la garde royale, Hans-Hermann von Katte, dont il tombe amoureux.

Un jour où Frédéric a été battu et humilié publiquement par son père, il décide de s'enfuir vers la France, avec la complicité de Katte. Or le Roi fait rattraper les fugitifs, et, malgré les supplications de la Reine, de la princesse Mine, et de toutes les cours d'Europe, il fait décapiter Katte sous les yeux horrifiés de Frédéric.

Tel est l'argument de l'histoire dont Besset s'est inspiré pour renouer avec la grande tradition française d'une tragédie en alexandrins.

NOTE DE MISE EN SCENE

Par Frédérique LAZARINI

Le jeune Frédéric II (qui sera plus tard un correspondant privilégié de Voltaire) est élevé par le monarque Frédéric-Guillaume, un père cruel, colérique, tyrannique et violent, surnommé le Roi sergent. C'est une figure paternelle qui suscite l'épouvante, un ogre maléfique qui persécute ses enfants sensibles et érudits.

A 17 ans, Frédéric a choisi d'aimer les arts, et un homme, le séduisant officier Hans-Hermann Von Katte. Mais l'intransigeance et les terribles corrections du roi ne le laissent pas accomplir ses volontés et aller, avec passion, vers sa nature profonde.

Katte est un foudroyant et bouleversant manifeste de la liberté d'aimer, au cours de cette période d'extrême vulnérabilité et de grâce qu'est l'adolescence. Mais aussi un témoignage poignant de la brutalité avec laquelle l'homosexualité a toujours été persécutée.

Même si *Katte* comprend nombre de références historiques marquantes, j'imagine ce spectacle comme un conte cruel et baroque, saturé de passions et de violences, autour du thème de l'enfance et de la jeunesse comme contrepoint à la cruauté despotique du pouvoir politique. Sentiments exacerbés, sensualité, exaltation et férocité seront conformes à une vision plus onirique que réaliste. Une mise en scène organique donc, associée à la beauté lyrique des vers de Jean Marie Besset. Un mariage insolite qui engendrera un spectacle à la fois transgressif et classique, tout en allusions à Victor Hugo, au Ludwig de Visconti ou au Théâtre de la Cruauté d'Antonin Artaud.

Ce qui m'importe ce n'est pas la reconstitution historique mais l'imaginaire, la vision du conteur, la pulsion inconsciente, plutôt que l'explication psychologique, le foisonnement métaphorique du conte cruel.

F.L. 28 Mai 2025

PREFACE

par Jean-Marie Besset (à la publication de L'Avant Scène Théâtre)

La pièce *Katte* est née à la confluence de deux désirs anciens, remontant à ma prime jeunesse d'homme et d'auteur dramatique.

Le premier désir avait pour origine une frustration. Celle que remarque Proust dans *La Recherche* quant à l'impossibilité pour le jeune homosexuel de trouver dans l'ensemble de la littérature le moindre modèle auquel s'identifier. Et d'être contraint à se projeter par exemple dans Diana Vernon amoureuse de Frank dans le *Rob Roy* de Walter Scott. Cent ans après Proust, on était réduit à lire entre les lignes des fortes amitiés masculines dépeintes par Corneille (Polyeucte et Néarque), Molière (Philinte et Alceste), ou plus tard Rostand (Cyrano et Christian), mais c'était au prix de recherches érudites, de contorsions secrètes et qui restaient sujettes à caution ou démenti. Le cinéma avait fait son aggiornamento avec *Brokeback Mountain* (2005). Il manquait décidément une grande histoire d'amour entre deux hommes dans le patrimoine théâtral.

Quand j'écrivis mon *Jean Moulin, Evangile* (2014), les deux scènes que j'y proposai à Londres entre Moulin et un jeune officier du renseignement, Gorka, suscitèrent la controverse (la bisexualité du héros de la Résistance n'étant qu'une hypothèse sans preuves) et condamnèrent la pièce à un moindre succès. Même chose précédemment pour *Le Banquet d'Auteuil* (2013), où l'attachement passionnel de Molière au jeune acteur Michel Baron, ne convainquit guère au-delà du public homosexuel.

Lorsque je tombai donc sur l'histoire incontestable de l'amour du prince Frédéric de Prusse pour l'officier Hans-Hermann Von Katte, et du martyre de ce dernier aux mains du Roi Guillaume, je sus que je tenais enfin mon grand sujet, dont la force était susceptible de toucher et de plaire à tout le monde. J'en connus bientôt les détails en me plongeant d'une part dans les *Mémoires de Frédérique Sophie Wilhelmine de Prusse, Margrave de Bareith [Bayreuth], Sœur de Frédéric-le-Grand, Ecrits de sa main*, publiés par les libraires Buisson et Delaunay en 1811, et d'autre part dans le remarquable essai biographique d'Ernest Lavisse, *La Jeunesse du grand Frédéric -La Prison-*, publié par la Revue des Deux Mondes en 1890. J'ai trouvé dans ces deux livres la matière de ma tragédie, et toutes ses péripéties. Comme le sujet était audacieux, voire sulfureux selon les canons classiques, il fallait le traiter dans une perfection formelle éclatante. De plus, l'action se passant dans une société aristocratique en 1730, ce milieu était propice à une certaine élévation de la langue, donc à l'alexandrin.

Le deuxième désir, justement, était d'ordre formel, et relevait d'une admiration éperdue pour le théâtre classique français. Elle remontait à mon enfance et au coffret des deux 33 tours du *Cid* de Corneille, dans la version de Jean Vilar avec Sylvia Monfort et Gérard Philipe, enregistrée au TNP en 1955. J'écoutais ces disques en boucle, et connaissais par cœur jusqu'aux intonations de Monique Chaumette et Jean Deschamps. Ces alexandrins dits par ces voix extraordinaires incantèrent les rêves de l'enfant que j'étais. Ils y allumèrent la passion du théâtre. Plus tard, étudiant à l'ESSEC, je jouai Alceste dans *Le Misanthrope* de Molière, dont un commentateur a pu

écrire que cette comédie était en fait la seule vraie tragédie du XVII^e Siècle. Je connaissais ces deux pièces par cœur. Devenu depuis lors auteur dramatique, j'entretenais l'ambition secrète de relever un jour le défi, et d'écrire, à mon tour, une tragédie en cinq actes et en vers.

Alors que je jouais à ses côtés dans ma première pièce, *Villa Luco*, le grand cornélien Hubert Gignoux, qui incarnait Pétain, se désolait, en lisant mes pièces suivantes, de me voir « m'égarer dans des intrigues à la Marivaux ». Il me voulait résolument du côté de Corneille. Et il est vrai que de pièce en pièce (*Ce qui arrive et ce qu'on attend*, *Grande Ecole*, *L'Age de femme de Marie Hasparren...*) je creusais mon sillon du côté de l'auteur du *Triomphe de l'Amour* au grand désespoir de mon ami Hubert.

2020. Voilà que j'ai 60 ans et me crois décidément incapable d'arriver à écrire une tragédie en alexandrins. Du reste, c'était depuis longtemps jugé ridicule. Ossip Mandelstam avait prophétisé : « Je viens trop tard aux fêtes de Racine ». Les efforts du XIX^e siècle n'avaient pas été concluants. Victor Hugo lui-même ne s'était-il pas détourné du vers pour écrire ses deux drames célèbres, *Marie Tudor* et *Lucrèce Borgia*, deux textes en prose ? Sans parler de Musset et de son immense *Lorenzaccio*, en prose aussi. Désormais, il fallait remonter à 125 ans, au *Cyrano* de Rostand, pour trouver un succès d'une pièce en alexandrins -certes, pas le moindre, car ce fut le plus grand triomphe du théâtre français devant *Le Cid*. Or, Pierre Vaneck, qui jouait une de mes premières pièces au Studio des Champs Elysées, se désolait un soir de 1990, que je puisse manifester de l'intérêt pour Rostand : « Crois-moi, me disait-il, ta *Fonction* que je joue, est bien supérieure à ce pudding de Cyrano ! ».

Tous et tout me décourageaient. J'essayais d'écrire *Katte*. En prose peut-être ? Quelques alexandrins surgirent. Le lendemain matin, je les trouvais pitoyables. Non, c'était ridicule, désuet, vain. Je jetai l'éponge. Et passai à autre chose. Je réalisai deux films, *Mister Paul* et *La Fille et le garçon*. Du temps passa.

Et puis, en août 2023, soudain, le déclic. Je me mis à écrire *Katte*. Page après page, ça venait, j'écrivais *Katte*. Oui, j'étais en train d'écrire *Katte*. Comme Gide à qui on demandait ce qu'il faisait et qui répondait « J'écris *Paludes* », je pouvais répondre : « J'écris *Katte* ». Je n'en revenais pas. Comme guidé par quelque nécessité impérieuse. Pour la première fois -c'était ma trentième et quelque pièce-, j'avais le sentiment étrange que je n'écrivais pas mais que je filais, que je volais, pour reconstituer un puzzle déjà posé, une œuvre déjà écrite dans le futur, dont une main invisible m'aidait à retrouver les fragments. Les mots et les rimes coulaient avec une facilité stupéfiante. Voilà. A présent j'ai écrit *Katte*. Ma bonne fée d'éditrice, Jessica Nelson, a décidé de la publier aussitôt. La voici.

Si ma pièce est réussie, si on trouve quelque beauté à mes vers, quelque émotion à cette histoire, gageons que demain, c'est les jeunes filles elles-mêmes qui s'identifieront au Prince Frédéric dans sa passion pour Hans-Hermann Von Katte. Qui sait ?...

Limoux, le 19 février 2024

BIOGRAPHIES

JEAN-MARIE BESSET

Limouxin né à Carcassonne, auteur, acteur, metteur en scène, réalisateur, Jean-Marie Besset se partage de 1986 à 1998 entre New-York où il écrit, et la France où ses pièces sont jouées. En 1999-2000, il est directeur délégué du Théâtre de l'Atelier à Paris. En parallèle, il crée, à Limoux, avec Gilbert Désveaux le Festival NAVA. De 2010 à 2013, il dirige le Centre Dramatique National Montpellier-Théâtre des 13 Vents. Il est l'auteur de quelque 30 pièces de théâtre dont *Villa Luco*, *Ce qui arrive et ce qu'on attend*, *Grande Ecole*, *Marie Hasparren*, *Rue de Babylone*, *Les Grecs*, *RER*, *Perthus*. Plus récemment : *Je ne veux pas me marier*, *Le Banquet d'Auteuil*, *Jean Moulin*, *Evangile*. Il est également le traducteur et l'adaptateur de nombreux auteurs anglo-saxons : Alan Bennett, Michael Frayn, Tom Stoppard, Edward Albee, Oscar Wilde. Il reçoit le Molière de l'Adaptateur en 1999 pour *Copenhague* de Michael Frayn. Au cinéma, André Téchiné revisite sa pièce *RER* pour son film *La fille du RER* et Robert Salis adapte *Grande Ecole*. Besset écrit les dialogues de l'ultime film d'Alain Resnais *Aimer Boire et Chanter*. Et se lance lui-même dans la réalisation de son premier film, *Mister Paul*. En 2019, il crée avec Gilbert Costes le Prix Café Beaubourg destiné à récompenser la meilleure pièce originale francophone de la saison. En 2020, son adaptation de *Rouge*, la pièce de John Logan, vaut au spectacle le Prix Laurent Terzieff du Syndicat de la Critique, et à son interprète Niels Arestrup le Molière du Comédien. En 2021, Jean-Marie écrit et monte *Duc et Pioche* (NAVA 2021) qui a remporté un vif succès pendant six mois pour la saison 2022-2023 à Paris. Il tourne en 2022 *La Fille et le Garçon* avec Arielle Dombasle et Aurélien Recoing dont la sortie nationale a eu lieu en juin 2023. En 2024, il retrouve l'écriture théâtrale avec *Katte*, tragédie en vers, se déroulant au Royaume de Prusse au XVIII^e siècle. Suit en 2025, une autre tragédie de forme classique, *Hélène*, également publiée à l'Avant-Scène Théâtre.

FREDERIQUE LAZARINI

Metteuse en scène et comédienne, Frédérique Lazarini a développé une partie de ses projets au Théâtre de La Mare au Diable à Palaiseau, avec lequel elle a gardé des liens. Elle a créé et joué "Médée" d'Euripide en partenariat avec le Centre culturel de Sarajevo où le spectacle a été repris dans le cadre d'un festival, avec un chœur composé de jeunes comédiennes et chanteuses bosniennes et serbes.

Elle a également mis en scène (et interprété) *Sugar* de Joëlle Fossier, *La Vie de Galilée* de Brecht, *La Célestine* avec Bijouna et Luis Rego et *Chez Mimi* d'Aziz Chouaki au Vingtième Théâtre à Paris. En 2016, elle a créé à l'Artistic Théâtre sa mise en scène du *Père Goriot* de Balzac, puis *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo à Ris-Orangis et au Théâtre 14, pièce dans laquelle elle a également tenu le rôle-titre.

En 2017, elle met en scène *L'Avare* avec Emmanuel Dechartre dans le rôle-titre au Théâtre 14, spectacle repris à l'Artistic Théâtre en janvier 2018. Elle a aussi écrit et mis en scène au théâtre de Passy une comédie musicale *A Saint Germain des Près !*

Au cinéma, elle a joué sous la direction de Jean-Charles Tacchella, Jean Sarrus, Malgosia Debowska (*La Conquista*, Perspectives Cannes 1989) et Bertrand Dévé (*Virginia Slim*). En 2009, elle tourne pour la télévision dans les films *Jusqu'à l'Enfer* d'après Simenon réalisé par Denis Mallevat et *Obsessions* réalisé par Frédéric Tellier avec Emilie Dequenne (France 2).

Elle travaille régulièrement avec Anne-Marie Lazarini : *La Fille de Rimbaud* de Jacques Guimet, *La Station Champbaudet* d'Eugène Labiche, *La Puissance des ténèbres* de Léon Tolstoï, *Mère Courage et ses enfants* de Bertolt Brecht, *Les Serments indiscrets* de Marivaux, *Chat en poche* de Georges Feydeau et *Audience et Vernissage* de Václav Havel.

En 2020, elle rejoint le collectif des Athévains et monte tous ses spectacles avec eux : *La Mégère apprivoisée* de Shakespeare, *Un visiteur inattendu* d'Agatha Christie, *Barbe Bleue* d'Amélie Nothomb, *Le Cid* de Corneille, et *Le Voyage de M. Perrichon* de Labiche.

PHILIPPE GIRARD (Le Roi)

Philippe Girard a été formé à l'Ecole du Théâtre National de Chaillot par Antoine Vitez (1983-1986). Ce maître l'a mis en scène dans *Hernani* et *Lucrèce Borgia* de V. Hugo, *Le Soulier de Satin* de P. Claudel, *Les apprentis sorciers* de Lars Kléber. Sa carrière est jalonnée par de très nombreux rôles où il a été dirigé, entre autres, par Michel Fau (*Britannicus*), Sébastien Bournac (*La Mélancolie des Barbares*), Stéphane Braunschweig (*Le Misanthrope*, *Une Maison de Poupée*, *Six personnages en quête d'auteur*, *La Mouette*) ... Sous la direction d'Olivier Py, il interprète *Le soulier de satin*, *Orlando ou l'Impatience*, *Roméo et Juliette*, *L'Orestie*, *Adagio*, *L'Enigme Vilar*... et campe un *Roi Lear* inoubliable dans la Cour d'honneur d'Avignon en 2015. Lionel Courtot le met en scène dans une adaptation du livre d'André Malraux « Les Chênes qu'on abat » dans laquelle il interprète le rôle du Général de Gaulle. Michel Fau le dirige en 2020 dans *Georges Dandin* de Molière. Philippe est un familier du Festival NAVA à Limoux : il a été distribué en 2015 (*Jean Moulin*), en 2017 (*C'est Fini*), en 2018 (*Temple*) et en 2019 (*Les Macchabées*). Au cinéma, il a été dirigé par A. Wajda, J-P. Rappeneau, L. Besson, J-P. Jeunet.

NEMO SCHIFFMAN (Le Prince Frédéric)

Poussé par son amour précoce pour la comédie musicale, Nemo étudie très tôt le chant et la danse au Conservatoire du 9ème puis à l'Académie Internationale de la Danse. Il débute sa carrière au cinéma en 2013, en interprétant le premier rôle masculin dans *Elle s'en va*, film d'Emmanuelle Bercot, rôle qui lui vaut d'être nommé pour le César du Meilleur Espoir Masculin en 2014. En parallèle, il participe, en tant que chanteur cette fois, à la première édition de *The Voice Kids* en France, où il arrive jusqu'en finale. Il tourne ensuite dans plusieurs films et séries avant de devenir, en 2019, l'un des rôles principaux de la série fantastique Netflix : *MORTEL*. Il suit parallèlement la formation de la Classe Libre du Cours Florent. En 2022, il tient le rôle principal dans *Maman ne me laisse pas m'endormir*, unitaire pour France 2, réalisé par Sylvie Testud, et remporte pour son interprétation d'un adolescent addict aux médicaments le Prix de la Meilleure Interprétation Masculine au Festival de la Fiction de la Rochelle. Il est reçu la même année au concours de l'école du Théâtre National de Strasbourg, cursus d'études qu'il termine en juin dernier. En 2025, il fût à l'affiche des nouveaux films de Vincent Maël Cardona (*Le Roi Soleil*) et de Hafsia Herzi (*La Petite Dernière*), tout en travaillant à la création de la nouvelle pièce de Lorraine de Sagazan, *LACK*, aux Bouffes du Nord. En 2026, on pourra le retrouver au sein du prochain long-métrage de Michel Leclerc, dans lequel il incarne Molière.

TOM MERCIER (l'officier von Katte)

Né en Israël, Tom Mercier pratique intensément le judo au point d'être sélectionné au sein de l'équipe nationale des jeunes judokas. Puis il se tourne vers le théâtre et la danse, et étudie au Yoram Levinstein Acting Studio de Tel Aviv. En 2019, il fait des débuts remarquables au cinéma en tenant le premier rôle de *Synonymes*, de son compatriote Nadav Lapid. Ours d'Or à la Berlinale, Tom Mercier s'impose par sa présence, son charisme et son phrasé singulier. Pour sa prestation, il reçoit le prix du meilleur acteur aux Ophir Award du cinéma israélien et le prix de la révélation masculine aux Lumières de la Presse Internationale. Il enchaîne avec la série *HBO We Are Who We Are* de Luca Guadagnino, où il joue un militaire. Sa carrière se poursuit en France, où il est désormais installé et dont il a acquis la nationalité. On le voit au générique de la mini-série Arte *La Corde*. Dans *Ma nuit*, il campe un type loufoque qui croise la route d'une adolescente endeuillée. En 2023, il est à l'affiche de deux longs-métrages qui démontrent son inclination pour les projets singuliers. Dans l'envoûtant et énigmatique *La Bête dans la jungle*, libre adaptation d'Henry James, il joue un habitué d'une boîte de nuit qui entraîne Anaïs Demoustier dans une quête obsessionnelle. L'ambitieux *Règne animal*, lui, dépeint un monde dans lequel évoluent des mutants mi-humains, mi-animaux. Tom Mercier y apparaît méconnaissable dans la peau d'un homme-aigle qui tente d'appivoiser sa nouvelle nature.

ODILE COHEN (La Reine)

Suit une formation dans la Classe libre du Cours Florent avant d'intégrer le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique à Paris.

À l'issue du conservatoire, elle fait partie de la troupe du Théâtre National de Lille dirigé par Daniel Mesguich sous la direction duquel, elle joue Hugo, Marivaux, Racine, Shakespeare, Feydeau et Molière.

Elle travaille également avec des metteurs en scène comme Guy Pierre Couleau, Jacques Rosner, Gino Zampieri (Théâtre Populaire Roman), Jean-Pierre Bouvier, Steve Suissa, Francis Huster, Anne Bourgeois, Stéphanie Tesson, Régis de Martrin-Donos. Elle est l'interprète de nombreux auteurs contemporains tels que : Thomas Bernhard, Howard Barker, Cyril Heriard Dubreuil, Enzo Corman, Jean Marie Besset, Christian Caro et Éric-Emmanuel Schmitt.

MARION LAHMER (la Princesse Mine)

Après avoir suivi les cours Galabru, une masterclass avec Michel Fau, le cours Florent, une masterclass avec Anne Delbée, elle rejoint la classe d'interprétation de Daniel Mesguich. En 2013, elle joue dans *Les Adulents* de D. Coubes, puis *Les Sosies* de Jean de Rotrou. Elle est distribuée dans *Landru et Fantaisies* de Christian Siméon, *On purge bébé* de Feydeau, *Les Fourberies de Scapin* et *Les Femmes Savantes* de Molière. Puis elle sera Inès dans *La Reine Morte* de Montherlant et Lili dans *Toc-Toc* de Laurent Bafie. Cerise Guy la distribue dans *Courtisanes* et Régis de Martrin Donos dans la tournée de *Jean Moulin, évangile* de Jean-Marie Besset. En 2019, Aurélia Arto met seule en scène Marion Lahmer dans *Le nom sur le bout de la langue* de Pascal Quignard, réflexion sur la difficulté du langage à exprimer ce que l'on ressent. Jean-Luc Moreau la dirige, en 2023, dans la pièce de Michael Frayn, *Panique en coulisses*. Et Marion Bierry dans *Le menteur* de Corneille au Poche Montparnasse et à La Scala.

STEPHANE VALENSI (Le ministre Seckendorff)

a suivi le cours Jean-Laurent Cochet, puis le cours Véra Gregh avant de poursuivre sa formation au sein de l'Atelier Andréas Voutsinas.

Comédien, il travaille notamment avec Laurent Terzieff (*Dernières Lettres de Stalingrad*), Patrick Haggag (*Le Chant des chants* de Henri Meschonnic, *Trilogie du revoir* de Botho Strauss, *Le Canard sauvage* d'Ibsen), Alain Ollivier (*Le Cid* de Corneille), Jean Gillibert (*Les Frères Karamazov* de Dostoïevski, *Athalie* de Racine), Henri Ronse (*Les Hauts Territoires* de René Zahnd, *Comédie* de Beckett), Michel Guyard (*La Poche Parmentier* de Georges Perec, *Andromaque* de Racine), Philippe Ferran (*Fragments* de Murray Schisgal), Nathalie Grauwin (*Le Bourgeon* de Feydeau, *Comment construire une cathédrale* de Mark Greene), Luc Clémentin (*D'un retournement l'autre* de Frédéric

Lordon), Victoire Berger-Perrin (*Les Listes* de Julio Wallovits), Graziella Delerm (*Le Shaga* de Marguerite Duras), Benjamin Lazar (*Le Dibbouk* de Sholem An-Ski), Georges Werler (*Alma Mahler éternelle amoureuse* de Marc Delaruelle), Gérard Elbaz (*Le Square et Savannah Bay* de Marguerite Duras), Nicolas Vial (*Copenhague* de Michael Frayn), Romain Arnaud-Kneisky (*Colline* de Jean Giono).

Il a traduit et mis en scène plusieurs pièces inédites de Murray Schisgal : *74 Georgia Avenue*, précédée de *Les Marchands Ambulants* et *Le Vieux Juif* au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis et *Le Ministre Japonais du commerce extérieur* au Théâtre 13. Il a également mis en scène *Maman revient pauvre orphelin* de Jean-Claude Grumberg, *Le 20 Novembre* de Lars Noren, *Glissades* de Jean-Claude Bonnifait.

Il a tourné avec Justine Malle, Julien Rappeneau, Maurice Frydland, Myriam Aziza, Ivan Heidsieck, Paloma Veinstein, Cyril Cante. Il enregistre des fictions pour France Culture, réalisées notamment par Michel Sidoroff (*Le Procès* de Kafka), Jacques Taroni (*Gertrude* de Howard Barker), Laurence Courtois et Cédric Aussir. Il est également directeur artistique du Festival Beckett de Roussillon en Provence et professeur au Cours Florent.

THOMAS PAULOS (le Pasteur Mühler, un gendarme)

est né en 1994 à Villepinte dans le 93. Fasciné par la lecture, il dévore des livres dès son plus jeune âge et s'enthousiasme pour la fiction. Il regarde en boucle des films sur le magnétoscope de ses parents, et ne cesse de nourrir sa passion du cinéma et de la littérature tout au long de sa scolarité, rêvant d'en faire un jour son métier. Orienté vers des études « sérieuses » dont il obtient le diplôme, il décide de tenter sa chance dans le 7ème art et pousse les portes du Cours Florent puis du Studio Pygmalion. Il y découvre le théâtre classique et la beauté des vers de Racine. En parallèle, il décroche un petit rôle dans le film de Cédric Kahn, *La Prière*. Malheureusement, sa formation de comédien se termine juste au début du Covid, qui met le monde du cinéma et du théâtre à l'arrêt. Ce qui le décourage de poursuivre dans cette voie. Rappelé à sa passion du métier par un ami comédien, Massimo Riggi, rencontré sur le film *La Prière*, Thomas se remet à passer des castings, tourne dans quelques petits projets, trouve un agent et écrit son premier court-métrage qu'il cherche désormais à porter à l'écran en tant que réalisateur.

RETOURS sur KATTE de premiers lecteurs

RINALDI

Katte est une pièce magnifique, ton chef d'œuvre ! Tu te renouvelles avec la maîtrise des grands obsessionnels. C'est une gageure d'avoir écrit en vers ; mais le pari est tenu, c'est magistral. Tu t'es souvenu de la veine de *Duc et Pioche* aussi ; ce qui est nouveau chez toi peut-être c'est l'expression de la douleur. C'est bouleversant ce dénouement. Tu as écrit là, peut-être, **la plus déchirante histoire d'amour entre deux hommes**. Tout concourt à ce moment où quelque chose s'est brisé chez le jeune Frédéric. Après, il est devenu incapable d'aimer, sauf sa sœur, peut-être. En te lisant, j'ai repensé au portrait de lui que j'ai vu à Charlottenburg. La dureté des traits était devenue effroyable.

Angelo Rinaldi. 02.11.23

FRAYN

Katte est une prouesse extraordinaire. Je comprends pourquoi il t'a fallu des décennies pour l'écrire. Je ne suis pas le meilleur juge, si éloigné que je suis des traditions et subtilités de la littérature française, mais la pièce paraît ressusciter **l'autorité et la dignité, l'intensité et l'élégance de Racine**. Ça ne ressemble à rien de ce que je connais dans le théâtre moderne.

Je dois reconnaître cependant que je ne comprends pas vraiment tes intentions. Célébrer une grande et célèbre histoire d'amour sans doute. Proposer un nouvel exemple de la barbarie avec laquelle l'homosexualité a été persécutée, et d'ailleurs l'est encore souvent. Dépeindre la noblesse d'une manière qui paraît désormais délicate, voire impossible, et en même temps, la cruauté despotique, singulièrement la cruauté domestique lorsqu'elle est armée de pouvoir politique. Utiliser le langage avec une formalité et une puissance qui semblaient oubliées.

Katte is an extraordinary achievement. I see why it's taken you decades to do. Not really for me to judge, since I am so far removed from the traditions and subtleties of French literature, but it does seem to bring back to life the authority and dignity, the intensity and elegance, of Racine. It's so unlike anything I know in modern drama!

I don't really understand your intentions, I have to confess. To celebrate a great and famous love, certainly. To offer yet another example of the barbarity with which homosexuality has been persecuted, and still so often is. To depict nobility in a way that now seems difficult, perhaps impossible, and, equally, despotic cruelty – particularly of familial cruelty armed with political power. To use language with a formality and power that have now been lost.

Michael Frayn. 23.10.23

KERBRAT

Frédéric, dix-sept ans (on n'est pas sérieux à cet âge), prisonnier de la haine de Frédéric-Guillaume, père violent et grossier qui sort son revolver quand il entend le mot culture, tombe amoureux de **la liberté ici représentée par la prestance angélique d'un bel officier, von Katte**. Le roi de Prusse met fin au rêve de son fils, héritier du royaume de Prusse en faisant mettre à mort l'imprudent et impudent Katte.

Jean-Marie Besset a choisi, pour raconter cette histoire, la contrainte de l'alexandrin classique comme pour dessiner les barreaux qui étouffent Frédéric, tout en s'autorisant l'évasion du recours à l'octosyllabe quand les personnages cherchent un souffle d'espérance.

Patrice Kerbrat 24.10.23

LAROCHE

Je ne connaissais pas l'histoire de Katte et de Frédéric, vous avez excité ma curiosité. J'ai lu le texte avec un très grand plaisir, parce que le sujet en est fort beau, et parce que découvrir, en 2023, une pièce écrite en vers est aussi une réelle surprise. Comme diraient nos amis anglo-saxons (et ne voyez là aucune nuance péjorative, bien au contraire) : « It's so old it's brand new ». C'est vrai : lire **une pièce nouvelle** (puis plus tard l'entendre sur la scène) **écrite en alexandrins est un véritable bain de fraîcheur**, un retour aux sources, au besoin d'aller à l'essentiel sans avoir à l'habiller, à l'alourdir, à le travestir, de nombreux chapitres et digressions. Il me semble que ce drame amoureux et amical y gagne une grandeur exemplaire, qui aurait peut-être dérapé vers une certaine trivialité, eût-il été écrit en prose.

J'ai vraiment été emporté par votre texte, par la grâce virevoltante de vos vers qui jonglent de manière savante mais jamais pédante, avec élégance, entre classicisme, malice, traits d'esprit, et émotion surtout.

Vous rendez très vivantes les « coulisses » de la cour de Prusse, et ses acteurs, aimables ou redoutables. C'est fort agréable pour l'esprit de découvrir une œuvre (et un auteur) qui aborde un thème si éloigné de toutes les turpitudes actuelles dont on nous abreuve jusqu'à l'écœurement. Comme vous avez bien fait de faire surgir de l'oubli cette tragédie, et de lui donner vie avec votre talent.

En lisant, le nom de Hofmannsthal m'est revenu plusieurs fois à l'esprit. N'y aurait-il pas là également la base d'un beau livret d'opéra ?

Robert de Laroche. 05.11.23

TECHINE

C'est très réussi vraiment. Le personnage du Roi est absolument formidable. La seule énigme pour moi, c'est Katte. Je ne sais pas s'il est sincère et aveuglément amoureux, ou si c'est un courtisan, au sens de courtisane. Il est en tout cas imprudent de ne pas craindre le Roi qui n'est pas spécialement conciliant ni tolérant. Même s'il ne l'a pas rencontré, c'est le Roi, il est renommé, ce n'est pas un inconnu, et c'est en plus le père du garçon avec lequel il couche. Alors, tout de même, c'est énorme, quoi ! Je ne pense pas que ce Roi avait la réputation de tolérer qu'un militaire couche avec son fils.

Comme on ne sait pas si Katte aime les hommes, s'il aime les femmes, s'il a une maîtresse... comme de sa vie sexuelle on ne sait rigoureusement rien... est-ce qu'il a une vie de débauché ? Est-ce qu'il passe beaucoup de nuits blanches ?... Le caractère c'est en amont, c'est avant qu'il rencontre Frédéric, toute une motivation, tout un background. Il doit savoir, même s'il ne le connaît pas, que le Roi est redoutable, qu'il ne rigole pas avec ces trucs là. Lui-même est-il tout à coup quelqu'un, dans son cosmopolitisme, qui a l'habitude de la sexualité ? C'est le propre quand même des militaires... pas de nos jours, certes... d'avoir des vies très débauchées... enfin au XVIIIe et au XIXe... même au XIXe... C'est après la guerre de 14-18 que les frasques militaires ont relativement cessé et que les militaires ont arrêté d'être fringants et séducteurs. Il y a eu comme ça une espèce de virage puritain, on va dire. Mais là ce n'est pas le cas.

C'est peut-être tout simplement un gigolo ambitieux, tu vois... enfin, je sais pas... je t'ai dit... c'est pour moi le personnage le moins défini. Surtout il n'est pas très intelligent ni très raisonnable s'il ne se méfie pas par rapport à cette histoire d'enlèvement, de désertion ou de fugue. C'est-à-dire qu'ils pensent qu'ils ne vont pas être découverts... mais à ce moment là, ils s'y prennent très mal. Bizarre. Mais bon. Tu avais vu *Le Hussard sur le toit* ?... l'acteur, Olivier Martinez, dans ce film qui est pour moi le meilleur film de Rappeneau, c'est la première fois que je voyais au cinéma un personnage stendhalien. Masculin stendhalien. Avec la fougue et la noblesse d'un Fabrice del Dongo. Martinez avait perdu son accent de banlieue, son côté populaire, il était vraiment, vraiment bien. Avec Juliette Binoche, ils formaient un couple archi-crédible.

Cela, si tu veux en faire un personnage stendhalien. Si tu veux en faire un personnage viscontien, c'est le contraire. C'est un mec très... c'est un gigolo, voilà. Alors bien sûr, c'est pas la même chose, mais c'est pas un déshonneur, c'est pas inintéressant, ça fait partie un peu aussi des cordes du courtisan. Il s'agit de chercher à plaire... et d'avoir les moyens pour ça, parce qu'il a dû quand même chercher à lui plaire bon... c'est un gigolo, il ne faut pas avoir peur du mot. **Homo ou pas, il y va parce que c'est le Prince et qu'il pense aussi à ses intérêts**, à sa promotion sociale, tout ça on comprend... mais il ne faut pas avoir peur des mots... mais **après il tombe amoureux, ça pourquoi pas**, c'est là qu'on sait pas trop après. Il attend quoi de l'autre ?...

Quant à faire un film de ta pièce, je ne saurais pas. Les alexandrins, non, il faudrait que tu réécrites. Moi je veux bien qu'on revisite des formes périmées, anciennes, à condition qu'on les revisite vraiment, et qu'on arrive à leur insuffler une nouvelle vie. Mais là, je ne saurais pas comment faire et je n'ai pas envie de leur rajouter de la poussière. Ou alors il faudrait faire ça avec des... comme fait Straub, d'ailleurs c'est magnifique... il a fait *Othon* de Corneille.... Ce qu'il fait est génial... il prend des gens qui ne sont pas du tout, du tout des acteurs, qui n'ont aucune expérience des alexandrins, qui sont des gens de la rue, et il les fait jouer en extérieur dans la Rome d'aujourd'hui avec les voitures et tout... enfin bon... et c'est très beau. Mais alors là les alexandrins sont mis vraiment à l'épreuve d'un autre corps et d'un autre monde qui est celui d'aujourd'hui. Mais sinon si c'est pour les conserver comme des pièces de musée ou les embaumer, moi ça ne m'intéresse pas.

Non, mais la pièce est très bien... c'est fait pour le théâtre. C'est conçu presque avec les trois unités. Je te citais *Othon* parce que c'est la seule pièce du théâtre classique français que j'ai vue au cinéma. Ton ami Resnais a travaillé beaucoup sur le théâtre au cinéma... il a fait purement et simplement le Bernstein, *Mélo*, mais le classique non. Alors, il y a, mais ça c'est parce qu'il y avait des grosses vedettes, et puis c'était une comédie, peut-être *L'Avare* de De Funès. Quant au *Cyrano* de Rappeneau, c'est des alexandrins, certes, mais ce n'est pas du théâtre classique français, c'est des vers de mirliton de Rostand, et il n'y a pas les trois unités, au contraire, il y a des ellipses, il y a du spectacle, du temps qui passe, c'est pas du tout pareil. C'est très spectaculaire.

André Téchiné. Entretien. 13. 11. 23

REVUE DE PRESSE / FESTIVAL NAVA à LIMOUX juillet 2024

La pièce était donnée en lecture-spectacle dirigée par Anne Bouvier avec Tom Mercier, Philippe Girard, Marion Lahmer, et Jérémy Gillet, Jean-Pierre Bouvier, Béatrice Agenin, Jérôme Prigent.

COMMENT LA DURETE VINT AU JEUNE PRINCE

Par Jean-François Bourgeot, *Blog Brèves Rencontres*

Voici une tragédie en cinq actes et en vers – et Dieu sait que l'alexandrin sied aux grandes familles dysfonctionnelles – pour laquelle son auteur, Jean-Marie Besset, a puisé dans l'histoire de la Prusse. Nous sommes en 1730 et Frédéric-Guillaume, roi-soldat qui veut fortifier son empire et conchie les Anglais, mais un peu tout le monde en fait, aimerait tant que ses enfants lui ressemblent. Que sa fille obéisse, pour commencer, ce qui lui paraît le moins, et épouse qui il veut. Que son fils, flûtiste un peu mou du genou de son état, devienne après lui un nouveau roi-soldat.

Seulement voilà, Mine (diminutif charmant de Wilhelmine qui laissera à la postérité de sombres mémoires) et Fritz (pour Frédéric, celui-là même qui deviendra un jour Frédéric II et mettra l'Europe à feu et à sang), sont des enfants modernes et sensibles et Guillaume ne le sait pas. La modernité n'est pas son truc, la sensibilité est son ennemie intime. Son truc à lui, ce sont des soldats de grande taille, qu'on peut bien ranger en ligne, et qui épatent la galerie. Lui parler d'art, c'est à coup sûr l'ennuyer, citer Voltaire c'est à coup sûr le mettre en rogne. Et Guillaume en rogne, ce n'est pas beau à voir. Même la reine, son épouse qui se donna si souvent à lui pour le calmer un peu (bonjour les grossesses), et qui a du caractère, a bien du mal à protéger ses enfants de ce soudard couronné.

Au grand rayon un peu fourre-tout du sociétal, on trouvera donc la maltraitance de l'enfance, ce dressage à la trique dont on aura quelque aperçu dans le *Barry Lyndon* de Kubrick, mais aussi l'amour contrarié et la malédiction d'une orientation sexuelle pas encore vraiment à la mode. La possible rébellion contre le père monarque, on connaît cela déjà depuis la nuit des temps et la farouche Antigone en avait déjà fait les frais. Mais le cœur battant de la pièce est bien cet amour, cette amitié ayant glissé tendrement vers le désir, entre deux hommes qui se sentent au moins autant artistes que militaires. Le bel officier, le plus âgé, Katte, qui donne son nom à la pièce et en sera la victime expiatoire, dessine et a du goût pour le portrait. Fritz, le prince héritier, joue donc de la flûte et ne jure que par les auteurs français. Attirés tous les deux par la beauté où qu'elle se niche, par les souplesses de l'esprit et les idées nouvelles, ils sont faits l'un pour l'autre. Et donc se désirent et se veulent, à en perdre un peu la tête.

Jean-Marie Besset continue donc, avec son bel entêtement, à collectionner une sorte d'homosexualité exemplaire. Et après un Molière raide dingue du jeune Baron dans *Le Banquet d'Auteuil* puis l'hypothèse d'une bisexualité chez notre plus emblématique Résistant (*Jean Moulin, Evangile*), il ressuscite donc pour nous Frédéric-le-grand dans sa tendre jeunesse, à partir cette fois de faits avérés et reconnus.

Pour ce faire il opte pour l'alexandrin, un des grands marqueurs de la forme classique et qui est à la littérature ce que le marbre est aux palais. Le risque est grand deux fois : au stade de l'écriture évidemment, car il faut savoir mettre du vivant dans la splendeur granitique, au stade de la mise en bouche et de la mise en scène car le verbe s'il est beau doit donc s'incarner. En gros : ça passe ou ça casse.

Dès la première proposition, après trois jours seulement de répétition et en mode lecture-spectacle, on peut dire que ça passe. Et dans les belles largeurs. Largeur de la scène tout d'abord, totalement occupée d'entrée pour une astucieuse et utile présentation des personnages, qui donne comme un effet de troupe et une sensation de plénitude : il s'agira bien d'un banquet, pas d'un casse-croûte. Rien de mieux pour mettre le spectateur dans de bonnes dispositions d'écoute et de compréhension. Dans la gestion de l'espace ensuite, précise, efficace, économe des inévitables changements à vue, et qui pour chaque scène dit clairement l'état des relations entre les protagonistes ; dans la direction d'acteurs par laquelle il devient clair que seuls ceux qui ont le pouvoir gardent leurs libertés de mouvement et qui autorise les comédiens à jouer leurs cartes à fond, jusqu'à une certaine gourmandise.

On dira volontiers que Jean-Marie Besset a eu la main heureuse avec cette distribution de choix. (...)

Marion Lahmer dans le rôle de la princesse Mine est parfaite en héritière inquiète et grande sœur protectrice. Confidente entravée (le roi bat ses enfants, indistinctement de leur sexe), son jeu va de la confiance un peu hautaine (belle scène du portrait) jusqu'à l'hystérie du désespoir quand elle sait qu'elle ne peut plus rien pour son frère. (...) Dans le rôle a priori discret du ministre Seckendorff, conseiller du roi très écouté, le plaisir de retrouver Philippe Girard, qui imprime longtemps la rétine. Car nous savons presque d'emblée qu'il s'agit bien d'un diable qui écoute aux portes, sous les traits d'un espion sardonique déguisé en garde-du-corps à lunettes noires. Même quand il n'est pas dans le champ, nous savons qu'il est bien là. Et il est de fait le seul personnage mystérieux de la pièce. Le seul dont il est impossible de déchiffrer les profondes motivations, au-delà de l'évidente loyauté qu'il porte à son maître.

(...) Enfin les deux héros de cette robuste tragédie, le Prince Frédéric et l'officier von Katte, ont eux aussi trouvé leurs voix et leurs corps. Jérémy Gillet est bien ce jeune homme à la fois fragile et sensible, mais sûr aussi de sa raison, de ses désirs et de ses choix. Il est parfait pour ce moment qui dit l'enfance que l'on quitte pour l'âge adulte qu'on ne sait pas encore, et décline avec justesse une grande palette de sentiments, de ceux, honteux, du fils battu et soumis à ceux, triomphants, de l'amant qui choisit son camp. Face à lui, à côté de lui, Tom Mercier, avec quelque chose d'un peu exotique dans son accent qui ajoute à son charme (Il est d'origine israélienne et n'a pas encore toutes les ficelles de la langue française) incarne lui cette maturité de l'homme qui n'a pas encore renoncé à sa candeur. Il est l'honnêteté même, la transparence, il sera bel et bien la vertu assassinée. Outre la très belle scène finale on retiendra pour ces deux-là (acteurs comme personnages) la scène 3 du deuxième acte, morceau de bravoure préromantique à souhait. Une vraie scène d'amour, explicite et pudique. (...) J-F. B.

KATTE, RETOUR GAGNANT POUR LES ALEXANDRINS

Par Marie-Christine Harant, *L'Art Vues*

Depuis 125 ans et Rostand, aucun dramaturge ne s'était plus risqué à la tragédie en alexandrins, genre classique qui a fait la gloire du théâtre français. Jean-Marie Besset, grand admirateur de la langue de Corneille en rêvait, il a relevé le défi. Et de quelle manière. Il lui fallait un sujet historique et original. Il a fini par le trouver.

En Prusse, le fils du roi Guillaume, Frédéric, éprouve une passion interdite pour l'officier von Katte. Les amours sodomites étaient considérées comme perverses et dépravées. Le père violent, brutal, ne jure par la chasse et l'armée et terrorise sa famille. La mère douce et tendre, déploie tout son amour pour tenter de protéger ses enfants. La fille, la princesse Mine et le fils, Frédéric, n'aiment que la littérature française et la flûte. Un instrument symbolique, fil rouge de la pièce : « *Qu'on te prenne à souffler le pipeau d'un seul homme/ Et je t'assommerai comme bête de somme.* » L'intrigue évolue en cinq actes et 1670 vers. Après le premier, qui comme dans la plus pure tradition sert d'introduction, le drame s'installe jusqu'à la fin devenue inévitable, le passage par l'épée du malheureux Katte. Jean-Marie Besset mêle la langue et les tournures grand siècle, à celles d'aujourd'hui, plus débridées et parfois triviales. Particulièrement, réussies, les stances de Frédéric, dignes de celles de Corneille. Ce mélange des styles rend l'alexandrin terriblement contemporain. Seule entorse à la tradition classique, l'assassinat sur scène. Les comédiens se les approprient avec beaucoup de naturel comme de la prose pour cette lecture spectacle mise en espace par Anne Bouvier, dans des décors de Régis de Régis Martrin Donos et des costumes de Laurence Cucchiarini. Ils ont tous le texte en mains sauf Tom Mercier. Le comédien israélien, craignant d'écorcher le français, s'est donné la peine d'apprendre son rôle. Il joue avec finesse. En face de lui le très jeune Jérémy Gillet émeut. Les scènes entre les deux et celles où intervient la sœur Mine, Marion Lahmer, apportent fraîcheur et douceur à l'atmosphère pesante de cette tragédie. Jean-Pierre Bouvier, le roi Guillaume, se déchaîne dans la violence et la cruauté. Tandis que la très talentueuse Béatrice Agenin, exprime le déchirement d'une mère avec conviction. On n'oubliera pas les interventions à la flûte d'Emeline Pont. C'est avec bonheur qu'on a assisté à ce retour gagnant des alexandrins. Mille mercis à Jean-Marie Besset. On souhaite à *Katte* une longue vie.

M-C. H

KATTE SONNE LES TROIS COUPS DU FESTIVAL NAVA **avec une pièce du dramaturge limouxin dans le plus pur style classique.**

Par Claude Delbourg, *La Dépêche*, *L'Indépendant*, *Midi Libre*

Il est des moments où le domaine culturel transcende acteurs et spectateurs. *Katte*, la tragédie présentée dans la nuit limouxine a peut-être provoqué cela. Il faut reconnaître que déclamer sur scène des vers alexandrins (12 pieds) après seulement quelques jours de répétition avait de quoi surprendre le public.

Si l'exercice ne souffre pas la médiocrité, la représentation de ce jeudi est proche du sans-faute. Dès les premiers mots échangés, les spectateurs perçoivent la performance scénique des comédiens. Car il faut parler de performance tant chacun d'eux, déclame, exprime et au final maîtrise un texte dans la lignée des grands auteurs classiques. Le remarquable travail d'Anne Bouvier, la metteuse en espace, et l'implication de tous les comédiens offrent un résultat vraiment bluffant au pied des tours du château de Flandry. À chaque mot, à chaque phrase, on perçoit une intensité tragique qui ne faiblira pas pendant les 5 actes.

De la sensibilité du jeune Frédéric de Prusse, passionné de flûte et de littérature à la rudesse conformiste d'un père qui règne avec une imposante autorité sur sa famille et ses sujets, les échanges seront vifs voire violents. Violence des mots, des gestes, les voix puissantes du roi et de son ministre montent au loin dans le ciel limouxin. Ce *diktat* sans partage imposé par la puissance du monarque sera toutefois inflexible, Frédéric Guillaume restera droit dans ses bottes prussiennes et sourd aux suppliques de son entourage.

À la cour prussienne en 1730, il ne fait pas bon contrecarrer les projets monarchiques. Pourtant, Frédéric le jeune fils ne veut pas se soumettre à son père. Qui plus est, il porte une attention et une affection enflammée à Katte, un des officiers de la garde royale. Bien que cet amour soit réciproque, un pragmatisme de rigueur empêche de le vivre au grand jour. Malgré tout, la passion du prince le conduit à un désir de fuite commune à l'étranger. Un plan découvert par le roi en personne qui fera emprisonner les deux jeunes hommes. Dès lors, un jugement aux ordres condamnera à mort l'infortuné Katte, tandis que Frédéric ne pourra se résoudre à oublier l'idylle qui le liait au lieutenant Katte.

Pour le début de la 25^e édition du festival Nava, Jean-Marie Besset innove avec l'alexandrin, un pari réussi à entendre les commentaires des spectateurs en toute fin de spectacle. Le texte est ciselé au cordeau par un auteur qui fait preuve de grande maîtrise du genre, et les comédiens ont magnifiquement contribué au plaisir du public, tant une réelle alchimie était perceptible entre eux.

Si le dessein affiché par Nava est de jouer un rôle précurseur pour de nouvelles pièces, il est probable que *Katte* a été hier placé sur une bonne rampe de lancement.

C. D.